

PÉNITENCE, SOUFFRANCE ET RÉDEMPTION : CONTREDISENT-ELLES LE DIEU DE LA VIE ?

Frère Stanislas DOMINI

INTRODUCTION

Après avoir abordé sous bien des aspects le si riche mystère de la vie, nous l'abordons à présent sous un angle dont nous aimerions parfois faire l'impasse, mais qui impose sa présence partout là où une vie humaine se rencontre : il s'agit de la souffrance. Aborder ce sujet est extrêmement délicat. En effet, comme il est facile de dissenter sur les ravages du mal, lorsqu'on n'est pas soit même personnellement atteint par ses expressions les plus douloureuses !

C'est donc un exercice difficile auquel nous devons à présent nous livrer. Nous le faisons avec crainte et tremblements, conscients de notre petitesse, non seulement vis-à-vis de ce mystère délicat, mais plus encore vis-à-vis de ceux dont les vies sont traversées par de grandes et terribles souffrances, physiques ou morales, et qui savent, eux, de quoi ils parlent. L'enseignement de l'Église sur le sujet s'appuie sur la vie du Fils de Dieu incarné, et sur la vie des saints, qui l'ont suivi. Donc l'Église ne parle jamais de la souffrance de manière abstraite.

Pour tendre à aborder ce sujet avec les mots les plus justes, nous nous appuyerons beaucoup sur ceux du saint pape Jean-Paul II, dans son encyclique *Salvifici doloris*, sur la valeur salvifique de la souffrance. La mise en rapport de ces mots – « valeur salvifique » et « souffrance » – peut paraître totalement déplacée. C'est pourtant bien là la voie que nous a indiquée Notre Seigneur lui-même, et que saint Jean-Paul II présente avec clarté et délicatesse dans sa lettre. Plusieurs années après l'avoir écrite, il entrera lui aussi dans cet « Évangile de la souffrance » dont il avait si bien su manifester la grandeur tragique.

Pour montrer avec lui que la souffrance ne contredit pas le Dieu de la vie, nous allons d'abord nous efforcer d'exposer brièvement comment la souffrance déploie son spectre au sein même du mystère de la vie (partie 1). Nous rechercherons ensuite le sens inouï que le Dieu Rédempteur lui a conféré, au-delà de son apparente absurdité (partie 2). Enfin, nous scruterons brièvement la réalité de ce que Jean-Paul II appelle « l'Évangile de la souffrance » (partie 3).

Mais avant tout, qu'est-ce que la souffrance ? Nous savons hélas tous au moins un peu ce qu'elle est, par l'expérience. Mais c'est une bonne chose de réussir à mettre des mots précis dessus.

L'homme souffre lorsqu'il *éprouve un mal, quel qu'il soit*. Sous un certain rapport, la souffrance est passive : notre être *éprouve* un mal. Mais psychologiquement, la souffrance a un véritable caractère actif, fonction à la fois de son intensité et du sujet qui la subit, avec sa sensibilité spécifique¹.

Comme nous le voyons, « au sein de ce qui constitue la forme psychologique de la souffrance se trouve toujours une *expérience* du *mal* qui entraîne la souffrance de l'homme. Ainsi donc, la réalité de la souffrance fait surgir la question de l'essence du mal : qu'est-ce que le mal ? Cette question paraît en un sens inséparable du thème de la souffrance². »

I. PRÉSENCE DE LA SOUFFRANCE AU CŒUR DU MYSTÈRE DE LA VIE

Sans toujours atteindre les extrêmes les plus douloureux, chacune de nos vies est marquée, tout au long de son cours, du sceau de la souffrance. Cette réalité ne nous est donc pas étrangère.

Et pourtant, quoi de plus contraire à l'élan de la vie que la souffrance et que son expression ultime, la mort ? Dieu nous a créés pour le bien, pour Lui, le Bien ultime, et nous faisons sans cesse, pourtant, l'expérience du mal.

L'homme n'aime pas la souffrance. Il cherche toujours à l'éviter au maximum et pour cela, il n'hésite pas à recourir aux prouesses de la technique. La technique est donc souvent envisagée comme un palliatif à la souffrance. Cette vision est juste, parce que Dieu a donné à l'homme une intelligence, et qu'il est normal qu'il s'en serve pour diminuer la souffrance et soulager la douleur.

Pourtant, il faut souligner là aussi certaines limites. Nous ne développons pas davantage ce point, qui a été traité plus en détail dans les enseignements sur la dignité de l'homme et sur l'euthanasie.

Dans *Evangelium vitæ*, saint Jean-Paul II s'attarde à de nombreuses reprises (51 occurrences des mot « souffrance », ou « souffrir ») sur les différentes souffrances liées à l'accueil de la vie, que ce soit la vie naissante ou bien la vie apparemment inutile du vieillard, ou encore celle du malade. À celles-ci peuvent encore s'ajouter la souffrance de la perte d'un être cher, la souffrance liée à la

¹ Cf. SAINT JEAN-PAUL II, Encyclique *Salvifici doloris* (désormais : *SD*), 11-02-1984, n°7.

² *Ibid.*, n°7.

pauvreté, la souffrance de la persécution, la souffrance des combats intérieurs, ou la souffrance de la solitude...

Dans cette encyclique, le pape apporte un certain nombre d'éléments de réponse, ou d'éclaircissement, sur le mystère de la souffrance, mais chacun d'eux renvoie en fait aux approfondissements de *Salvifici Doloris*, lettre apostolique publiée un peu plus de dix ans auparavant, le 11 février 1984, en la fête de Notre Dame de Lourdes.

De toute évidence, il y a un secret à découvrir. Un secret que nous avons tous à chercher au travers d'une quête d'abord spirituelle, mais qui rejoindra éminemment, le moment venu, le plus concret de nos vies. Songeons, avant de plonger ensemble dans cette quête qui nous dépasse, à l'exemple de ceux qui nous y ont précédés, non seulement dans le temps, mais aussi dans l'intensité. Nous, nous allons essayer de nous approcher de ce secret par la voie théologique... Pensons aux saints, connus ou inconnus, qui ont découvert ce secret et l'ont incarné dans leur chair ou dans leur cœur ; pensons aux souffrants anonymes de tous âges et de tous temps...

C'est dans le sillage lumineux qu'ils ont laissé que nous souhaitons timidement inscrire ici nos pas...

II. LE SENS SALVIFIQUE DE LA SOUFFRANCE

A. Recherche d'une réponse à la question du sens de la souffrance

Au cœur de toute souffrance éprouvée par l'homme [...] apparaît inévitablement la question : pourquoi ? C'est une question sur la cause, la raison ; c'est en même temps une question sur le but (pour quoi?) et, en définitive, sur le sens. Non seulement [cette question] accompagne la souffrance humaine, mais elle semble aller jusqu'à en déterminer le contenu humain, ce pour quoi la souffrance est à proprement parler une souffrance humaine. [...] Seul l'homme, en souffrant, sait qu'il souffre et se demande pour quelle raison ; et il souffre d'une manière humainement plus profonde encore s'il ne trouve pas de réponse satisfaisante³.

Dans son analyse de la souffrance de l'homme, saint Jean-Paul II prend pour cadre le Livre de Job, où la question trouve son expression la plus vive.

On connaît l'histoire de cet homme juste, qui, sans aucune faute de sa part, est éprouvé par de multiples souffrances. Il perd ses biens, ses fils et ses filles, et finalement il est lui-même atteint d'une grave maladie. Dans cette horrible si-

³ *Ibid.*, n°9.

tuation, il voit arriver chez lui trois vieux amis qui – chacun avec des mots différents – cherchent à le convaincre que, puisqu'il a été frappé par des souffrances aussi variées et aussi terribles, *il doit avoir commis quelque faute grave*. [La souffrance, en effet,] est envoyée par Dieu, qui est absolument juste, et elle trouve sa motivation dans l'ordre de la justice. [...] [Pour les amis de Job,] celle-ci ne peut avoir de sens que comme peine pour le péché, en se plaçant donc exclusivement sur le terrain de la justice de Dieu, qui récompense le bien par le bien et punit le mal par le mal. [...]

Dans l'opinion exprimée par les amis de Job se manifeste une conviction que l'on trouve aussi dans la conscience morale de l'humanité : l'ordre moral objectif requiert une peine pour la transgression, pour le péché et pour le délit. À ce point de vue, la souffrance apparaît comme un « mal justifié ». La conviction de ceux qui expliquent la souffrance comme punition du péché s'appuie sur l'ordre de la justice, et cela correspond à l'opinion exprimée par un ami de Job : « Je parle d'expérience, ceux qui labourent l'iniquité et sèment le malheur, les moissonnent ».

Toutefois, Job conteste la vérité du principe qui identifie la souffrance avec la punition du péché. Et il le fait en se fondant sur sa propre réflexion. Il est en effet conscient de ne pas avoir mérité une telle punition ; il montre au contraire le bien qu'il a fait dans sa vie. A la fin, Dieu lui-même reproche aux amis de Job leurs accusations et reconnaît que Job n'est pas coupable. Sa souffrance est celle d'un innocent ; elle doit être acceptée comme un mystère que l'intelligence de l'homme n'est pas en mesure de pénétrer à fond⁴.

Le Livre de Job soulève de manière aiguë le « pourquoi » de la souffrance, mais il ne donne pas encore la solution du problème. En effet, quel sens peut-on donner à la souffrance de l'innocent ? Il faut aller plus avant dans les profondeurs du mystère, au-delà du strict ordre de la justice.

Regardons encore l'Écriture. À plusieurs reprises, la souffrance y apparaît porteuse d'une valeur éducative. « Ainsi donc, dans les souffrances infligées par Dieu au Peuple élu est contenue une invitation de sa miséricorde, qui châtie pour amener à la conversion⁵. » La peine, dès lors, n'apparaît plus seulement comme une punition, mais comme un moyen qui rend possible la reconstruction du bien dans le sujet qui souffre : c'est la conversion, le triomphe sur le mal.

⁴ *Ibid.*, n°10 et n°11.

⁵ *Ibid.*, n°12.

Quelles qu'elles soient, nos explications sur le sens de la souffrance resteront toujours largement inadéquates. La vraie réponse, la plus complète, au *pourquoi* de la souffrance est à chercher dans l'amour, à contempler dans l'amour divin. Expression inouïe de l'amour de Dieu pour l'homme, c'est sur la Croix, avec le Christ, que se trouve cette réponse⁶.

B. Jésus-Christ : la souffrance vaincue par l'amour

« Dieu, en effet, a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique pour que tout homme qui croit en lui ne périsse pas mais ait la vie éternelle. » Ces paroles, prononcées par le Christ au cours de son entretien avec Nicodème, nous introduisent au cœur même de l'action salvifique de Dieu. [...] « Sauver » signifie libérer du mal ; le salut est donc, par là même, lié étroitement au problème de la souffrance⁷.

Tout juste commencée, notre réflexion sort ainsi des limites qu'impose la stricte justice, pour entrer dans la dimension de la Rédemption. C'est dès lors la souffrance, dans son sens fondamental et définitif le plus profond, qui est désormais considérée, et non plus seulement dans sa forme temporelle.

Saint Jean-Paul II poursuit :

Dieu donne son Fils unique afin que l'homme « ne périsse pas », et la signification de ce « ne périsse pas » est soigneusement précisée par les mots qui suivent : « mais ait la vie éternelle ».

L'homme « périt » quand il perd « la vie éternelle ». Le contraire du salut n'est donc pas seulement la souffrance temporelle, une souffrance quelconque, mais la souffrance définitive : la perte de la vie éternelle, le fait d'être rejeté par Dieu, la damnation. Le Fils unique a été donné à l'humanité pour protéger l'homme avant tout contre ce mal définitif et contre la souffrance définitive. Dans sa mission salvifique, il doit donc atteindre le mal jusqu'en ses racines transcendantes à partir desquelles ce mal se développe dans l'histoire de l'homme⁸. [...]

Il n'est pas permis de voir une dépendance directe de la souffrance vis-à-vis du péché, mais on ne peut cependant pas renoncer à voir, à la base des souffrances humaines, les compromissions de toutes sortes de l'humanité avec le péché, « *l'arrière-plan pécheur* des actions personnelles et des processus sociaux dans l'histoire de l'homme⁹. »

⁶ Cf. *Ibid.* n°13.

⁷ *Ibid.*, n°14.

⁸ *Ibid.*

⁹ *Ibid.*, n°15.

L'influence du Christ sur le mal et la souffrance ne s'arrête pas au péché : le Christ anéantit aussi le pouvoir de la mort. Il y a là un étrange paradoxe : pour celui qui souffre, la mort est souvent attendue comme une libération. Pourtant, dans l'absolu, elle est la synthèse définitive de l'œuvre destructrice de la souffrance, avec la désagrégation de toute la personnalité psycho-physique de l'homme, à laquelle fait suite la survivance de l'âme et la décomposition du corps.

Par l'offrande de sa vie en sacrifice, Jésus efface de l'histoire la domination du péché ; par sa résurrection, il enlève à la mort son pouvoir. Même si elle ne supprime pas les souffrances temporelles de la vie humaine, la victoire du Christ sur le péché et la mort jette une lumière nouvelle sur la dimension de l'histoire et sur toute souffrance.

Ainsi, tout au long de son activité terrestre, le Christ se montre sans cesse proche du monde de la souffrance humaine.

« Il est passé en faisant le bien », et son action le portait en premier lieu vers ceux qui souffraient et ceux qui attendaient de l'aide. Il guérissait les malades, consolait les affligés, donnait à manger aux affamés, délivrait les hommes de la surdité, de la cécité, de la lèpre, du démon, de divers handicaps physiques, trois fois il a rendu la vie à un mort. Il était sensible à toute souffrance humaine, tant du corps que de l'âme. En même temps, il enseignait ; et au centre de son enseignement se trouvent *les huit béatitudes*, qui sont adressées aux hommes éprouvés par différentes souffrances dans la vie temporelle. Ce sont ceux qui ont « une âme de pauvre » et « les affligés », « les affamés et assoiffés de la justice » et « les persécutés pour la justice », ceux que l'on insulte, que l'on persécute, contre lesquels on dit faussement toute sorte de mal à cause du Christ, [...] ceux qui ont « faim maintenant »¹⁰.

Mais surtout, le Christ s'est fait proche des souffrances humaines en les prenant sur lui : il va ainsi au devant de sa Passion, qui est le moyen propre par lequel doit s'accomplir sa mission, car la Passion a, dans le dessein de l'Amour éternel, un caractère rédempteur.

A ce stade de ses réflexions, Jean-Paul II nous invite à contempler et méditer le quatrième Chant du serviteur souffrant, dans le Livre du prophète Isaïe. Il serait trop long de citer maintenant ce passage que la liturgie propose tout spécialement à notre méditation le Vendredi Saint, mais vous trouverez grand profit à le méditer dans votre prière personnelle (cf. surtout Is 52-53)¹¹.

¹⁰ *Ibid.*, n°16. Nous soulignons.

¹¹ Cf. *Ibid.*, n°17 et Annexe du présent enseignement, p. 9.

C'est donc sur la Croix que nous découvrons ce que prophétisait le Chant du serviteur souffrant. Là, la souffrance du Christ est unique en profondeur et en intensité : elle est la souffrance du Dieu de la Vie.

C. Participants des souffrances du Christ

Dans la Croix du Christ, non seulement la Rédemption s'est accomplie par la souffrance, mais de plus la souffrance humaine elle-même a été rachetée. En vertu de la souffrance du Christ, tout homme, par sa propre souffrance, participe d'une façon ou d'une autre à la Rédemption. Le Christ, en effet, a élevé la souffrance humaine jusqu'à lui donner valeur de rédemption.

Nous pouvons citer ici l'exemple de Marthe Robin, qui, durant des années, depuis son lit, dans une ferme isolée de la Galaure, a contribué visiblement et invisiblement à ramener tant et tant de personnes à Dieu, de part sa propre union au Rédempteur souffrant.

L'homme trouve dans la Résurrection une lumière complètement nouvelle qui l'aide à se frayer un chemin à travers les ténèbres épaisses des humiliations, des doutes, du désespoir et de la persécution¹².

Le Christ a ouvert sa souffrance à l'homme, parce que lui-même, dans sa souffrance rédemptrice, a participé en un sens à toutes les souffrances humaines. En découvrant grâce à la foi la souffrance rédemptrice du Christ, l'homme découvre en même temps en elle ses propres souffrances, il les retrouve, grâce à la foi, enrichies d'un contenu nouveau et d'une signification nouvelle¹³.

La bienheureuse Chiara Luce, parmi bien d'autres, illustre cette découverte bouleversante : alors qu'elle est en pleine jeunesse, on lui diagnostique un cancer des os. A son retour à la maison, elle demande à passer quelques dizaines de minutes seule dans sa chambre, accablée. Puis elle en ressort transfigurée et forte : « C'est bon », elle a compris et accepté l'épreuve.

C'est par ses souffrances que le Christ vit en l'homme et s'unit à lui par la croix. La communion aux souffrances du Christ est en même temps souffrance pour le Royaume de Dieu¹⁴.

Résumons. La souffrance est toujours une épreuve. Ceux qui communient aux souffrances du Christ éprouvent le paradoxe évangélique qui lie faiblesse et force. Mais, si dans la faiblesse du Christ s'accomplit son élévation, alors la

¹² *Ibid.*, n°20.

¹³ Cf. *Ibid.*, n°20.

¹⁴ Cf. *Ibid.*, n°21.

faiblesse de toutes les souffrances humaines peut être pénétrée de la puissance de Dieu, manifestée dans la croix du Christ. Souffrir, d'une certaine façon – et c'est encore au nom de l'Église que nous nous risquons à l'affirmer – c'est être particulièrement réceptif à l'action des forces salvifiques de Dieu.

Il y a dans la souffrance un appel à la vertu, c'est-à-dire à la persévérance dans l'acceptation de ce qui dérange ou fait mal. Cette acceptation libère l'espérance dans le cœur de celui qui souffre. En effet, le souffrant commence dès lors à comprendre qu'il participe à l'œuvre d'amour de Dieu. L'homme souffrant retrouve ainsi l'énergie de la vie qu'il croyait avoir perdue à cause de sa souffrance¹⁵.

« *Je complète en ma chair ce qui manque aux souffrances du Christ pour son Corps qui est l'Église.* » Cette parole de saint Paul, inspirée, met en relief le caractère « créateur » de la souffrance. La Rédemption opérée par le Christ est complète, mais elle reste constamment ouverte à tout amour qui s'exprime dans la souffrance humaine. L'Église est la dimension dans laquelle la souffrance rédemptrice du Christ peut être constamment complétée par la souffrance de l'homme¹⁶.

III. L'ÉVANGILE DE LA SOUFFRANCE

A. Courage et grandeur spirituelle

« L'Évangile de la souffrance ». Par ces mots, saint Jean-Paul II désigne à la fois la présence de la souffrance dans l'Évangile, et à la fois la révélation de sa force salvifique. Notre Seigneur, dans ses nombreux discours (que vous pouvez reprendre dans votre méditation personnelle) ne la cache pas, au contraire. Nous en avons déjà parlé plus haut au sujet des Béatitudes. Oui, Jésus nous appelle au courage et à la force : sa Résurrection est la force ultime victorieuse de toute souffrance¹⁷.

Si le premier grand chapitre de l'Évangile de la souffrance est écrit au cours des générations par ceux qui souffrent des persécutions pour le Christ, en même temps que lui un autre grand chapitre de cet Évangile se déploie tout au long de l'histoire. Il est écrit par tous ceux qui souffrent avec le Christ, en unissant leurs souffrances humaines à sa souffrance salvifique. En eux s'accomplit ce que les premiers témoins de la passion et de la Résurrection ont dit et ont écrit à propos de la participation aux souffrances du Christ. En eux, par consé-

¹⁵ Cf. *Ibid.*, n°23.

¹⁶ Cf. *Ibid.*, n°24.

¹⁷ Cf. *Ibid.*, n°25.

quent, se réalise l'Évangile de la souffrance, et en même temps, d'une certaine façon, chacun d'eux continue à l'écrire ; chacun l'écrit et le proclame au monde, l'annonce à son propre milieu de vie et à ses contemporains¹⁸.

C'est difficile à dire, mais vrai : dans la souffrance se cache une force particulière qui rapproche du Christ. Le souffrant discerne dans son épreuve une nouvelle dimension de sa vie et de sa vocation personnelle.

Lorsque le corps est profondément atteint par la maladie, réduit à l'incapacité, lorsque la personne humaine se trouve presque dans l'impossibilité de vivre et d'agir, la maturité intérieure et la grandeur spirituelle deviennent d'autant plus évidentes, et elles constituent une leçon émouvante pour les personnes qui jouissent d'une santé normale¹⁹.

B. « Pourquoi ? »

Sans doute celui qui souffre a-t-il besoin de temps pour percevoir la réponse à cette question... La réponse du Christ n'est pas un discours abstrait, comme l'est trop le présent enseignement. Sa réponse est en fait un appel, car, comme le dit Jean-Paul II, « la souffrance est une vocation²⁰. » Non, « le Christ n'explique pas abstraitement les raisons de la souffrance, mais avant tout il dit : *"Suis-moi !"* Viens ! Prends part avec ta souffrance à cette œuvre de salut du monde qui s'accomplit par ma propre souffrance, par ma Croix²¹. »

La réponse du Christ, notons-le, ne se situe pas au niveau humain, mais au niveau supérieur de sa souffrance à lui. Ensuite seulement, ce sens salvifique redescend au niveau de l'homme et en devient en quelque sorte la réponse personnelle. C'est alors que l'homme peut trouver dans sa souffrance la paix intérieure et même la joie spirituelle²². C'est alors qu'il peut comprendre qu'il n'est pas juste un être en déchéance rongé de l'intérieur, qu'il n'est pas un fardeau inutile pour les autres, au contraire.

Celui qui souffre est ferment de vie pour ce monde, et son rôle est aussi précieux qu'irremplaçable²³.

CONCLUSION

¹⁸ *Ibid.*, n°26.

¹⁹ *Ibid.*

²⁰ *Ibid.*

²¹ *Ibid.*

²² *Ibid.*

²³ Cf. *Ibid.*, n°27.

Concluons notre méditation par une question : mais pourquoi est-ce *par la souffrance* que nous avons été sauvés ? Un élément de réponse, très touchant, et venant aussi du vécu, peut être trouvé dans ces paroles de Mère Marie-Augusta, dans son Chemin de croix. Elle écrit : « La souffrance est bien ce qu'il y a de plus contraire à la nature ; en l'embrassant, Jésus, vous nous montrez que vous nous aimez plus que vous-même. »

Autrement dit, la souffrance est le « lieu » où se révèle le plus grand amour, précisément parce que c'est celui qui est le plus contraire à nos aspirations naturelles et légitimes : « Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime », nous dit Jésus. Être tourné vers Dieu et vers les autres alors même qu'on souffre soi-même est la marque la plus grande qu'un homme puisse montrer, la marque la plus grande de l'oubli de soi, du don, de l'amour.

Cela nous fait revenir sur ce que disait Jean-Paul II en parlant du « caractère créateur de la souffrance ». Nous en avons tous fait l'expérience, à des degrés divers, ou nous l'avons constaté chez d'autres, avec beaucoup d'admiration respectueuse. La souffrance peut mûrir. La souffrance, aussi, peut unir, unir profondément ceux qui la portent ensemble. Ainsi pour des parents qui portent ensemble des souffrances de leurs enfants, ou encore pour ceux pour qui la vie est un combat, de différentes façons.

La condition du caractère créateur de la souffrance, de la fécondité de la souffrance, est toujours l'amour. Car la souffrance peut aussi aigrir ou replier sur soi, quand il n'y a pas l'amour. Mais vécue dans l'amour, elle ouvre aux autres. Il est étonnant de voir combien des personnes qui ont porté de grandes souffrances sont attentives à celles des autres... Voilà pourquoi Mère Marie Augusta a pu dire (et vivre) : « aimer en souffrant, souffrir en aimant, quelle richesse ! » Ou encore : « La croix, c'est l'amour. L'amour, c'est la croix. La croix, l'amour, c'est la vie éternelle. »

Mère Marie-Augusta écrit encore dans son chemin de croix : « [Jésus], vous nous dites : le seul mal qui mérite vos regrets, c'est le péché ; la souffrance n'en est que la conséquence, ou le remède. Ainsi considérée, ne devrait-elle pas être la bienvenue en vos vies ? » Nous pouvons donc voir dans la Rédemption le « génie » de Dieu : avoir transformé la conséquence du péché en remède.

Cependant nous ne devons pas oublier également que le christianisme ne s'arrête pas à la Croix. Si Dieu nous a sauvés par la souffrance et la mort de son Fils, il est victorieux par la résurrection, et il nous y fait participer. Mais même ressuscité, Jésus garde les signes, les stigmates de sa Passion, qui sont le signe désormais glorieux de son amour extrême, de la victoire de la vie.

ANNEXE : LE QUATRIÈME CHANT DU SERVITEUR SOUFFRANT

Mon serviteur réussira, dit le Seigneur ;
il montera, il s'élèvera, il sera exalté !
La multitude avait été consternée en le voyant,
car il était si défiguré
qu'il ne ressemblait plus à un homme ;
il n'avait plus l'apparence d'un fils d'homme.
Il étonnera de même une multitude de nations ;
devant lui les rois resteront bouche bée,
car ils verront ce que, jamais, on ne leur avait dit,
ils découvriront ce dont ils n'avaient jamais entendu parler.

Qui aurait cru ce que nous avons entendu ?
Le bras puissant du Seigneur, à qui s'est-il révélé ?
Devant lui, le serviteur a poussé comme une plante chétive,
une racine dans une terre aride ;
il était sans apparence ni beauté qui attire nos regards,
son aspect n'avait rien pour nous plaire.
Méprisé, abandonné des hommes,
homme de douleurs, familier de la souffrance,
il était pareil à celui devant qui on se voile la face ;
et nous l'avons méprisé, compté pour rien.
En fait, c'étaient nos souffrances qu'il portait,
nos douleurs dont il était chargé.
Et nous, nous pensions qu'il était frappé,
meurtri par Dieu, humilié.
Or, c'est à cause de nos révoltes qu'il a été transpercé,
à cause de nos fautes qu'il a été broyé.
Le châtiment qui nous donne la paix a pesé sur lui :
par ses blessures, nous sommes guéris.
Nous étions tous errants comme des brebis,
chacun suivait son propre chemin.
Mais le Seigneur a fait retomber sur lui
nos fautes à nous tous.

Maltraité, il s'humilie,
il n'ouvre pas la bouche :
comme un agneau conduit à l'abattoir,
comme une brebis muette devant les tondeurs,
il n'ouvre pas la bouche.
Arrêté, puis jugé, il a été supprimé.
Qui donc s'est inquiété de son sort ?
Il a été retranché de la terre des vivants,
frappé à mort pour les révoltes de son peuple.
On a placé sa tombe avec les méchants,

son tombeau avec les riches ;
et pourtant il n'avait pas commis de violence,
on ne trouvait pas de tromperie dans sa bouche.
Broyé par la souffrance, il a plu au Seigneur.
S'il remet sa vie en sacrifice de réparation,
il verra une descendance, il prolongera ses jours :
par lui, ce qui plaît au Seigneur réussira.

Par suite de ses tourments, il verra la lumière,
la connaissance le comblera.
Le juste, mon serviteur, justifiera les multitudes,
il se chargera de leurs fautes.
C'est pourquoi, parmi les grands, je lui donnerai sa part,
avec les puissants il partagera le butin,
car il s'est dépouillé lui-même
jusqu'à la mort,
et il a été compté avec les pécheurs,
alors qu'il portait le péché des multitudes
et qu'il intercédait pour les pécheurs. (*Is 52, 13 - 53, 12*)